

# Atelier buissonnier

15 Avril 2017



*Chercher l'inspiration au Gaoutabry !*



*Exercice proposé : passage de témoin.*

*Un participant propose un début, le suivant poursuit et le dernier ferme le récit.*



## Les participants

*Geneviève Durval*

*Jacqueline Luthereau*

*Annick Pasquale*

*Jean Michel Resch*

*Danièle Richaud*

*Claude Turcheschi*



L'atelier buissonnier a pris l'air et un peu d'altitude en ce samedi 15 Avril.

L'objectif ciblé était de profiter de la marche à travers le maquis pour s'imprégner des essences particulières de la flore printanière seules capables d'amener aussi bien gravité que grain de folie comme pollen cherchant quel bon vent l'amènerait sur la feuille blanche.

Le Gaoutabry fort de son empreinte préhistorique avait été choisi pour cela.

Site à l'écoute des vents d'où se découvrent les champs de vigne et les tranchées d'oliviers profitant des vallons qui mènent à la mer

où les îles bleues signent comme le paraphe d'un peintre amateur d'aquarelle, il devait distiller en chacun de nous cette subtile présence de l'invisible absence du passé pourtant si bavard dans le dialogue des pierres dressées. Le temps fut magnifique, nous rejoignîmes le lit du vent sur les hauteurs ce qui amena la groupe à rechercher un coteau abrité où se jouait le spectacle ébouriffant des coroles en folie semant partout leurs jupes de ballerine. Fort prisées par les abeilles aventurières nous fîmes de cet eden impromptu le miel de notre pause écriture, après avoir religieusement pris un repas bien mérité sans oublier la petite caféine qui excite les petites cellules grises.

Deux grands thèmes d'exercice furent entrepris lors de cette journée bucolique. Je nommerai le premier le hiatus et le second le passage de témoin. Pour le premier il convenait de récupérer un début et une fin fournis par un des participants et d'assurer le comblement du gouffre béant permettant de relier l'un à l'autre avec une histoire qui saurait être pleine d'originalité. Pour le second, comme une bouteille que l'on jette à la mer, un début substantiel est proposé au suivant, lequel fort de ce précieux témoin poursuit la narration avant de léguer le bébé en gestation au troisième jusqu'à la fin de la chaîne. Le dernier maillon doit en assurer la délivrance, l'accouchement terminé est proposé à la lecture pour juger des qualités esthétiques du nouveau né.





*Pierres de Gaoutabry. La Londe les Maures*

Les pierres n'ont pas de racines mais les pierres vivent depuis si longtemps qu'elles abritent une multitude d'histoires bien particulières. Je l'ai regardée cette pierre blonde, je l'ai retournée dans tous les sens et j'ai deviné. J'ai senti d'autres mains qui l'avaient tenue : des mains de femme ! Des mains de paysanne ! Je me suis interrogée : viticultrice ou cueilleuse ? Cueilleuse de quoi ? La pierre était à la lisière d'un champ de vigne et d'une colline.

Elle était gravée : deux serpents s'enroulaient autour d'une tige tronquée, épi de blé, de maïs ou canne provençale. Etrange caducée primitif. Conjuraison d'un sort qui s'acharne sur les plus faibles, les plus pauvres. La femme portait-elle cette pierre sous sa blouse pour éloigner la maladie, la souffrance, la jalousie, la peur ? Je l'imagine fière et debout, bravant le sort, ne se pliant que pour creuser la terre et récolter ses fruits.

Pierre talisman, porte-bonheur pour les jeunes femmes mariées en désir d'enfant ; celles-ci venaient la toucher comme une offrande à la disposition de toutes celles qui osaient braver la malédiction. Les talismans n'ont jamais été les bienvenus dans ces terres reculées où la population vit repliée.

S'en remettre à toucher un caillou pour obtenir satisfaction semblait un parjure pour l'église.

Pauvre église branlante avec son abbé si prompt à laver d'eau bénite cette terre de sorciers qui avait tôt fait de s'en abreuver.

Pourtant cette pierre ornée me renvoyait le visage d'une femme au-delà de l'emprise de ses mains. Un visage fier à la chevelure abondante fait de longues tresses.

Je n'accédai pas à son regard ni à sa face, seulement le port altier de cette coiffure, paysanne par les mains, noble par la face. En cette terre cathare avait-elle dompté ces serpents ?

Je me souvins alors des romans de Zoe Oldenbourg, des récits envoûtants, des mœurs de ces créatures sauvages, mystérieuses, fascinantes.

Je l'ai regardée encore. Elle n'était qu'une pierre. Elle avait franchi l'espace et le temps. Elle n'était qu'un grain de poussière de cet espace intersidéral, où nous croyons, pauvres hères, régner en maître.

Elle aurait pu, je l'avais imaginé, être joyau, être pierre de tonnerre, être talisman ... elle n'était qu'un caillou et je l'ai posée sur le cairn, au bout du chemin.



à la disposition de toutes celles qui  
osaient braver la malédiction.  
Les talismans n'ont jamais été les  
bien venus dans ces terres recueillies où la  
population vit repliée.  
Si l'on remette à toucher un caillou pour  
obtenir satisfaction semblait un peu futile  
pour l'église.

Pauvre église branlante avec son abbé si  
prompt à laver d'eau bénite cette tête  
de sorcier qui avait été fait de s'en  
abstenir.

Toutent cette pierre ornée me renvoyait le  
visage d'une femme au delà de l'empire de  
ses mains. Un visage fixé à la chevelure  
abondante fait de longues tresses.

Je m'accidai pas à son regard ni à sa  
face, seulement le pur albâtre de cette  
coiffure, pensant par les mains, quelle  
par la face. En cette tête cathare  
avait-elle dompté ces serpents?

Je me souvins alors de souvenirs  
de Zoé Oldendorp, des récits  
envoûtés des rituels de ces  
créatures sauvages, mystérieuses,  
fascinantes.

Je l'ai regardée morte. Elle  
n'était qu'une pierre.  
Elle avait franchi l'espace et  
le temps.  
Elle n'était qu'un grain de poussière.

Les murs n'ont pas de racines,  
mais les pierres posées vivants depuis  
si longtemps qu'elle devient une multitude  
d'histoires bien particulières. Je l'ai regardée  
cette pierre blonde, je l'ai observée dans  
tous les sens et j'en disais. J'en ai senti  
d'autres mains autour d'elle, des mains  
de femmes. Des mains de paysannes  
je me suis interrogée : cette cathédrale ou  
cathédrale? Quelqu'un de gai?

La pierre était à la lisière d'un champ  
à ruyon et d'une colline. Elle était  
gracieuse : deux serpents s'enroulaient  
autour d'une tige tranquille,  
épi de blé, de maïs ou canne  
provençale. Et haute caducée  
primitif. Conjurateur d'un  
sort qui s'acharne sur les  
plus faibles, les plus pauvres.

La pierre portait elle cette  
pierre sous sa blouse pour  
éloigner la maladie, la  
sorcellerie, la folie, le  
peu? Je l'imagine fière et  
debout. Bravant le sort, ne  
se fiant que pour creuser le  
terre et récolter ses fruits.

Pierre talisman, porte bonheur pour  
les jeunes femmes mariées en deuil  
d'enfant; celles-ci venaient la  
toucher comme une offrande.

de cet espace intermédiaire, où nous  
croisons, pauvres héros, régner  
en maître.

Elle aurait pu, je l'avais imaginé,  
être joyau, être pierre de tonnerre,  
être talisman... elle n'était  
qu'un caillou et je l'ai posée  
sur le kaim au bout du chemin,



*Maquis et chênes liège du Gaoutabry*

Ermite des lieux, on le trouvait assis à même le sol au pied d'un très vieux chêne que l'on ne démasclait plus. Aussi ridé que le liège crépu du tronc, il s'était pris de passion pour la colonie de fourmis qui habitait le tronc creux de l'arbre.

Plus rien ne l'intéressait que cela. Il avait compris, heure après heure, jour après jour, combien ces insectes étaient doués d'une organisation qui lui semblait tenir du prodige ! Il ne se sentit plus redevable qu'à cette étude digne d'un expert en entomologie.

Il aurait bien aimé rapetisser au point de rejoindre l'armée besogneuse, comprendre leur langage et leurs codes, les suivre jusqu'aux fins fonds de leur labyrinthe où d'autres insectes affairés, chacun assigné à la tâche que la colonie lui avait adjoint de se consacrer.

Mais il restait là, assis sur une pierre, au pied du chêne de ces collines endormies.

Que de vie dans la vie dans l'infiniment petit ! Il leva les yeux au ciel, aperçut une étoile, et dans l'infiniment grand ! Cosmonaute ou entomologiste ? Entomologiste ce serait plus abordable ! Il n'avait aucun intérêt pour la vie qu'il menait. Il était laid de toute façon, gros, bigleux et chauve. Il était seul. Aucune femme dans sa vie et à force il n'avait aucunement besoin d'une femme. Il n'avait même plus envie de se masturber.

Pourtant la vision de ces insectes noirs besogneux et fidèles, tous voués au bien commun et à la survie de l'espèce, capables de résister au pire des fléaux, lui donnait un élan nouveau, un optimisme féroce. Sa mission serait de préserver des millions de fourmilières éparpillées dans le monde quitte à sacrifier la tranquillité égoïste de ses semblables ou alors ...

L'ermite décida de s'aventurer hors du feuillage fourni du chêne séculaire qui l'avait abrité depuis toutes ces années de conflits entre la religion hindoue et musulmane de sa province. Il fit, avec difficulté, quelques pas. Habituellement accroupi, ses jambes ne se déplaçaient plus avec l'aisance de sa jeunesse. Son horizon centré sur les fourmis avait rapetissé son corps, amenuisé son mental, appauvri son langage. Il en savait plus communiquer avec ses semblables. Il était rapetissé au rang d'insecte. La grotte abriterait son existence de fourmi. Ermite il le resterait jusqu'à la fin de sa vie.

L'ermite des lieux on le trouvait assis à même le sol au pied d'un très vieux chêne que l'on ne démasquait plus. Aussi ridé que le liège aîné du tronc il s'était pris de passion pour la colonie de fourmis qui habitait le tronc creux de l'arbre.

Plus rien ne l'intéressait que cela. Il avait compris, heure après heure, tout après jour, combien ces insectes étaient doués d'une organisation qui lui semblait tenir du prodige! Il ne se sentit plus redevable qu'à cette étude digne d'un expert en entomologie.

Il aurait bien aimé repétisser au point de rejoindre <sup>l'armada</sup> les colonies besogneuses, comprendre leur langage et leurs codes, les suivre jusqu'aux fins fonds de leur labyrinthe où d'autres insectes affairés, chacun assigné à la tâche que la colonie lui avait adjoint de se consacrer.

Mais il restait là, assis sur une pierre, au pied du chêne <sup>de ses</sup> collines endormies.

Que de mi dans la vie dans l'infiniment petit. Il <sup>leva</sup> ~~leva~~ les yeux au ciel, regardant la première étoile, et dans l'infiniment grand.

Costume et anthropologie? Entomologiste ne savait plus attendre. Il n'avait aucun intérêt pour la vie qu'il menait.

Il était laid de tout façon, gros, bigleux et chauve.

Il vivait seul. Aucune femme n'avait sué de lui et à force il n'avait aucunement besoin d'une femme. Il n'avait même plus envie de se masturber.

Pourtant la vision de ces insectes noirs besogneux et fidèles, tous voués au bien commun et à la survie de l'espèce, capables de résister au pire des fléaux lui donnait un élan nouveau, un optimisme ~~quant à~~ <sup>feroce</sup>. Sa mission serait de préserver les millions de fourmiliers éparpillés dans le monde quitte à sacrifier la tranquillité égoïste de ses semblables ou alors.....

L'ermite décida de s'aventurer hors du feuillage pour un chêne séculaire qu'il avait abrité depuis toutes ces années de conflits entre le religieux hindou et musulman de sa province. Il fit, avec difficulté, quelques pas. Habituellement ardeup, ses jambes <sup>ne</sup> se déliaient plus avec l'aisance de sa jeunesse.

Son horizon devint centré sur les fourmis avait rapetissé son corps, son mental <sup>amenaisé</sup>.

apprendre son langage. Il ne savait plus communiquer avec ses  
semblables - Il était d'origine au rang d'initié - Une grotte abriterait son existence  
de fait. En mite, il le resterait jusqu'à la fin de sa vie.





*Printemps dans le maquis ; Gaoutabry*

Vous souvenez-vous des senteurs des collines lorsque vous les parcouriez enfant au moment du printemps ?

Je me souviens de l'odeur du buis qui parsemait les petits bois que je traversais pour me rendre au moulin, près de la rivière. Les sonnailles du troupeau de mouton m'accompagnaient sur le chemin vers la plaine.

Chemin faisant, je sentis comme un manque, l'air qui hésitait comme arrêté, à essayer de récupérer un son, une rumeur, un bruit. C'est cela il manquait un bruit ! Le moulin apparut au bout du chemin, sa roue à aubes à l'arrêt.

Les meules ne faisaient plus leur office de messe basse mais plus encore c'est la chute de la symphonie qui avait disparu. La chute d'eau s'était tue ! Je restai comme interdit et m'arrêtai, tendant l'oreille ! Mais où était passée l'eau ?

C'est un peu plus tard que je compris : lorsque je pénétrai à l'intérieur du moulin : il était envahi par les ronces, les herbes folles, voire, un véritable buisson épineux.

Ainsi abandonné, sa présence semblait même incongrue !

Comme un vieil arbre mort au bord d'un chemin creux, il témoignait d'une vitalité qui l'avait quitté.

Comme l'arbre que les chants d'oiseau avaient déserté, le moulin avait perdu les cris des enfants qui en ribambelles venaient s'ébrouer tout alentour. La grande roue s'était tue. Seule, le soir, une chouette hulotte qui avait trouvé refuge dans un creux de ses vieux murs, l'habitait encore.

Bien plus tard j'y suis revenu. Passé à la retraite j'étais encore locataire dans le petit village en contrebas. J'entrepris de restaurer ce lieu avec ma faible retraite. J'avais été menuisier, non poseur de pierres ! On verrait bien ... J'entrepris un long débroussaillage et qu'elle en fut pas ma surprise quand je découvris ...

Creusée à même la roche une porte obstruée par les gravats. Je réussis à la dégager et je me glissai dans l'obscurité relative du boyau. Au bout de quelques mètres, le couloir s'amenuisait, je dus me courber péniblement pour franchir le seuil d'une petite salle ronde – plongée dans un noir quasi absolu. Mes yeux habitués à l'obscurité commençaient à distinguer des masses grisâtres, puis un tas surmonté d'une tache plus claire, alignés deux trois tas plus petits. J'approchai prudemment, je touchai la masse sombre la plus importante, je sentis sous mes doigts se déchirer un lambeau de toile, je tâtai mes poches et découvris mon portable éteint, je l'allumai péniblement.

Un faisceau de lumière blanche illumina deux sacs posés à terre, je poussai un cri. Sur le crâne d'un macchabée trônait un bonnet blanc.

Le meunier ! Murmurai-je.



Vous souvenez-vous des senteurs des collines lorsque vous les parcouriez en fait au moment du printemps ?

Je me souviens de l'odeur du bois qui parcourait les petits bois que j'héritais pour me rendre au moulin, près de la rivière. Les sonnailles du troupeau de moutons m'accueilleraient sur le chemin vers la laine.

Chemin faisant, je sentis comme un manque, l'air qui hésitait comme avide, à charge de récupérer un son, une rumeur, un bruit. C'est cela il manquait un bruit !

Le moulin apparut au bout de chemin, sa roue à aubes à l'arrêt.

Les meules ne faisaient plus leur office de moudre la bourse mais plus encore s'est la chute de la symphonie qui avait disparu. La chute d'eau s'était tue !

Je restai comme interdit et m'arrêtai, tendant l'oreille !

Mais où était passé l'eau ?

C'est un peu plus tard que je compris : lorsque je pénétrai à l'intérieur du moulin : il était envahi par les ronces, les herbes folles, voire, un véritable broussail d'épineux. Ainsi abandonné, sa présence semblait même incongrue.

Comme un vieil arbre mort au bord d'un chemin creux, il témoignait d'une vitalité qui l'avait quitté. Comme l'arbre que les chants d'oiseaux avaient déserté, le moulin avait perdu les cris des enfants qui en ribambelles venaient s'ébrouer ~~autour de~~ alentour. La grande roue s'était tue. Seule, le soir, une chouette hulotte qui avait trouvé refuge dans un creux de ses vieilles murs l'habitait encore.

Bien plus tard j'y suis revenu. Pensé à la retraite j'étais encore locataire dans le petit village en contrees. J'entrepris de restaurer ce lieu avec ma faible retraite. J'avais été menuisier, au centre de pierres ? On savait bien... J'entrepris un long ~~débroussaillage~~ et quelle ne fut pas ma surprise quand je découvris ~~une~~ <sup>creusées</sup> ~~à~~ <sup>une</sup> la roche ~~avec~~ une porte obstruée par les gravats. Je réussis à la dégager et je me glissai dans l'obscurité relative du boyau. Au bout de quelques mètres, le couloir s'amenuisait, je dus me courber

peniblement pour franchir le seuil d'une  
petite salle ronde. plongée dans un noir quasi  
absolu. Mes yeux habitués à l'obscurité  
commençaient à distinguer des masses  
grisâtres, puis une tas surmonté d'une  
tache plus claire, alignés deux trois tas  
plus petits. J'approchai pudiquement, je touchai  
la masse sombre la plus importante, je sentis  
sous mes doigts se déchirer un lambeau de toile,  
je tâtai les poches et découvris mon portable  
éteint. ~~mais~~ ~~j'essayai d'éclairer~~  
je l'allumai péniblement.

Un faisceau de lumière blanche illumina  
deux sacs posés à terre, puis, je poussai  
une chaise sur le crâne hilare d'un  
macabré trônait un bonnet blanc.  
de merde! ~~me attendait~~  
murmurai-je.



*Callicotome épineux. Gaoutabry*

Il était appliqué à faire tout ce que l'on attendait de lui, et même plus, en petit soldat docile et appliqué qu'il était devenu. Mais au fond de lui, une révolte jusque-là contenue, le tenait la tête hors de l'eau, le poussait à ne s'attacher qu'à la superficialité des choses.

Le paradis était là, dans la superficie, même une pierre lui semblait belle, les petites phrases anodines maintes fois entendues. Il s'exécutait à chaque ordre, bon enfant. Rien ne lui coûtait et bien sûr ils en profitaient.

Mais qu'importe, il menait son petit bonhomme de chemin sans sourciller, sans état d'âme. Mais tout au fond se dressait un volcan et des rivières de lave s'écoulaient dans ses rêves, la nuit.

Il chevauchait alors des percherons noirs énormes qui fonçaient sur les manants, écrasaient l'alignement des pierres, sautaient par-dessus les haies, éparpillaient les bottes prêtes à être rentrées. Sa monture hennissait blessée par les mors, et le cavalier riait à gorge déployée.

Ce n'était qu'un mauvais songe. Il ne pouvait faire de mal. Au réveil des pensées pacifiques assaillaient alors ce petit soldat. La rumeur d'une guerre proche amplifiait.

Il ne voulait pas se battre, il ne voulait pas tuer d'autres humains qui ne lui avaient rien fait. Lui n'avait aucun ennemi.

La guerre le répugnait.

Il devait apprendre la désobéissance !

Alors il chercha un autre chemin, un sentier jamais parcouru.

Ainsi peu à peu le vit-on faire mal ce qu'il faisait bien et faire bien ce qui apparaissait mal à tout le village.

On le vit sortir le soir le pantalon à l'envers et même un Vendredi Saint tout nu à lire à haute voix le missel du ciré en latin riant à gorge déployée.

Il sonna les cloches en pleine messe disant chasser le diable caché dans la tête des fidèles. A la Pentecôte il mit le feu aux bancs de l'église avec un cierge disant qu'il apportait l'esprit saint aux premiers rangs. Il vida les troncs et jeta les pièces sur la place où attendait la populace des miséreux.

On fit venir l'évêque qui en perdit crosse et mitre, on essaya un exorciste qui s'enfuit en courant, le pape fut consulté, les voix du seigneur étant impénétrables il resta coi.

Finalement il alla hanter les bois où s'ouvrait une petite grotte et se fit ermite.

Jamais personne ne s'interrogea sur le sort du bougre. Tous l'avaient peu à peu oublié, content de s'être débarrassé de cette brebis galeuse, de ce voyou, de ce lâche qui avait fui la guerre, l'héroïsme et les médailles. La vie c'est souvent ça : « Marche ou crève ».



Il s'était appliqué à faire tout ce qu'on attendait de lui, et même plus, en petit soldat docile et appliqué qu'il était devenu. Mais au fond de lui, une révolte jusque là contenue, qui le tenait la tête hors de l'eau, le poussait à ne s'attacher qu'à la superficialité des choses.

Le paradis était là dans la superficialité même une prière lui venait belle, les petites phrases anodines maintes fois entendues. Il s'occupait à chaque acte, son enfant. Rien ne lui coûtait et bien sûr il en profitait. Mais qu'importe il avait son petit bonhomme de chemin sans soucis, sans état d'âme. Il faisait ce qu'on lui demandait de faire, et voilà tout. Mais tout au fond de son âme se dressait un volcan et des rivières de lave s'écoulaient dans ses rêves, la nuit.

Il cherchait alors des fercheons noirs énormes qui ferraient sur les manants, écrasaient d'alignement des ~~petites~~ pierres, sautaient par dessus les haies, éparpillaient les lottes prêtes à être rentrées - La monture hennissait blessée par les mors, et le cavalier criait à gorge déployée ce n'était qu'un mauvais songe. Il ne pouvait faire de mal. Au réveil des pensées pacifiques assaillaient alors ce petit soldat. La rumour d'une guerre proche amplifiait. Il ne voulait pas se battre, il ne voulait pas tuer d'autres humains qui ne lui avaient rien fait. Lui, n'avait aucun ennemi. La guerre le répugnait.

Il devait apprendre la désobéissance.

alors il cherche un autre chemin, un autre jour au paradis.

Ainsi pren à peu de vit-on faire mal à qui il faisait bien et faire bien à qui apportait mal à tout le village.

On le vit sortir le soir le pantalonn à l'envers et même un Vendredi Saint tout nu à lire à haute voix le missel du curé en latin niant à gorge déployée.

Il sonna les cloches en pleine messe disant chasse le diable caché dans la tête des fidèles. A la Pentecôte il mit le feu aux bancs de l'église avec unierge disant qu'il apportait l'esprit saint aux premiers rangs. Il arda les troncs et jeta les pièces sur la place où attendaient la populace des miséreux.

On fit venir l'évêque, on essaya un exorciste qui s'enfuit en courant, le pape fut consulté. Les vices du seigneur étant impénétrables il ~~resta~~ <sup>resta</sup> lui!

Enfinement il alla dans les bois où s'ouvrait une petite forêt et se fit ermite -

Jamais personne ne s'interrogea sur le sort du bougre. Tous l'avaient peu à peu oublié, content de s'être débarrassé de cette brebis galeuse, de ce voyou, de ce lâche qui avait tué la guerre, l'honneur et les médailles -  
Marche, ou creve !





*Allée couverte. Gaoutabry*

Il ne cessait d'évoquer le passé, entretenait l'illusion d'un monde plus harmonieux, plus égalitaire, où il faisait meilleur vivre.

Illusions, illusions !

Depuis qu'ils avaient rompu leur relation, depuis qu'il s'en était allé, aussi loin vivre sa vie, depuis que toute relation charnelle entre eux s'était éteinte, depuis qu'il ne se nourrissait plus que de plates habitudes, que de tristes activités routinières, le mot illusion, de son vocabulaire avait perdu son sens.

Oui mais ! Les tristes activités routinières l'avaient suffisamment reposé. Sa passion ne laissa que des cendres . Il pouvait reprendre le flambeau mais ce n'était pas le même.

Révolution ! Oh que non ! Révolte. Elle l'habitait depuis des lustres, depuis sa toute petite enfance en Roumanie où, dans l'orphelinat il avait fallu obéir aux infirmières trop strictes, trop sévères, où le règlement n'était pas fait pour de tout petits enfants.

Il avait fui et il fuyait encore. Tout petit il avait trompé les gardiennes, adulte il romprait les chaînes invisibles qui l'avaient cloué là dans cette parodie de bonheur domestique. Il rêvait de lutter avec d'autres pour agrandir les rêves et puis les partager ...

Alors il rassembla quelques vêtements, un livre et une lampe, tira la porte derrière lui sans un mot, ni une ligne. Le temps n'était pas encore écrit.

Où se diriger dans cet univers barbare où il pensait ne jamais trouver une place acceptable ?

Il avait déjà connu à son âge des expériences négatives, sans amour ni avenir.

Pourrait-il retourner sur les traces de son passé pour tout recommencer ? fallait-il tout oublier pour recommencer ailleurs ? Oui, s'éloigner géographiquement. Il devait partir.

Il entendit la sirène d'un bateau qui appareillait. Le port était proche.

Prendre la mer, cette nuit même !

Un cargo suant de rouille attendait en bordure de quai éclairé par les réverbères du port.

Aucune lumière, aucun mouvement, aucune fumée n'émanait du monstre de métal.

Une passerelle était là, désertée. Il pensa que l'équipage était à terre et s'aventura vers cet espoir de nouvelle vie. Il ne rencontra personne et se retrouva sur le pont supérieur où le vent du large ramenait des senteurs nouvelles. Les portes étaient verrouillées et seule une balafre

béante s'ouvrait au milieu du cargo. Il ne pouvait rester là et décida d'aller chercher refuge au fond de cette cale.

Il lui fallut descendre une échelle périlleuse et il toucha le fond métallique et froid. Il choisit un recoin où il se lova.

Il avait dû s'endormir. Brusquement réveillé par le battement d'un moteur, le cargo allait prendre la mer !

Il ne vit pas la bouche béante d'un long tuyau ! Non il ne la vit pas !

Puis ce fut un fracas d'orage et une pluie battante, insoutenable !

Des tonnes de grains dorés de blé tombaient du ciel, une mer de blé, un océan qui le submergea, ses cris se perdirent dans le déluge.

Beaucoup plus tard dans un pays propre et civilisé un journal humoristique titra :

« Comment peut-on se noyer ailleurs que dans de l'eau ? Histoire d'un clandestin ! »



Il ne cessait d'évoquer le passé, entretenait l'illusion d'un monde plus harmonieux, plus égalitaire, où il faisait meilleur vivre.

Illusions, illusions!

Depuis qu'ils avaient rompu leur relation, depuis qu'il s'en était allé, aussi loin vivre sa vie, depuis que toutes relations charnelles entre eux s'étaient éteintes, depuis qu'il ne se nourrissait plus que de plates habitudes, que de tristes activités routinières, le mot illusion, de son vocabulaire avait perdu son sens.

Où mais! les tristes activités routinières ~~l'avaient~~ suffisamment repaies. La passion ne laisse que des cendres.

Il pouvait donc reprendre le flambeau mais ce n'était pas le même. Révolution! Oh que non!

Révolte. Elle l'habitait depuis de lustres depuis sa toute petite enfance en Roumanie ou dans

l'Angleterre il avait fallu obéir aux infirmières trop strictes, trop sévères où le règlement n'était que fait pour de tous petits enfants.

Il avait fui et il fuirait encore. Tout petit il avait trompé des gardiennes, adulte il rompa les chaînes invisibles qui l'avaient cloué là dans cette parodie de bonheur domestique. Il rêvait de lutter avec d'autres pour agrandir les rêves et puis les partager...

Alors il rassembla quelques vêtements, une ligne et une lampe, tira la porte derrière lui sans un mot, ni une ligne. Le temps n'était pas encore écrit,

fit se diriger dans cet univers barbare où il pensait ne jamais trouver une place acceptable?

Il avait déjà connu à son âge des expériences négatives, sans amour ni avenir.

Pourrait-il retourner sur les traces de son passé pour tout recommencer?

Fallait-il tout oublier pour recommencer ailleurs? Oui, s'éloigner

géographiquement, sans doute - Il devait partir

Il entendit la sirène d'un bateau qui appareillait - Le port était proche -  
Près de la mer, cette nuit même.

Non cargo mont la nuit attendait en bordure de quai éclairé par les réverbères du port.

Aucune lumière, aucun mouvement, pas une fumée n'émanait du monstre de métal.

Une passerelle était là, désertée. Il pensa que l'équipage était à terre et s'amusait

avec espoir de nouvelle vie. Il ne rencontre personne et se retourna sur le port espérant

voir le vent du large ramenant des senteurs nouvelles. Les portes étaient verrouillées et seule

une balafre béante s'ouvrait au milieu du cargo. Il ne pouvait rester là et décida d'aller

chercher refuge au fond de cette cale. Il lui fallait descendre une échelle périlleuse

et il toucha le fond métallique et froid. Il choisit un recoin où il se love.

Il avait dû s'endormir. Brutalement réveillé par le battant d'un mât, le cargo allait

pendre de la mer!

Il ne vit pas la bouche béante d'un dug tujan! Non il ne le vit pas!

Puis ce fut une pluie d'acier et une pluie battante, insupportable.

des tonnes de grains dorés de blé tombaient du ciel, une mer de blé, un océan

qui le submergea, ses cris se perdant dans le déluge.

Beaucoup plus tard dans un pays propre et civilisé un journal ~~français~~ humanitaire  
titra " Comment peut-on se noyer ailleurs que dans de l'eau? Histoire d'un clandestin!"



*Exubérance fleurie. Gaoutabry*

Avez-vous vu la chevelure de Nadia ? Avez-vous vu sa mine déconfite, les plaques rouges sur ses bras ? Ses yeux ont vu le diable, je vous le dis, elle cache un couteau sous sa blouse déchirée. Elle court à perdre haleine, elle a disparu derrière la porte cloutée de l'église déserte à cette heure.

Avez-vous vu Nadia entrer dans le temple de Dieu portant le diable au fond des yeux ?

Elle y est entrée mais pas encore ressortie. Elle a peur.

En posture extatique, horrifiée par ce qu'elle a vu, elle s'est agenouillée près du confessionnal. Sa chevelure fauve cache son visage. Elle doit se délivrer de sa vision. Le curé de la paroisse la connaît depuis toujours. Elle attend sa venue. Elle n'a pas de temps à perdre. S'il l'avait suivie ? On ne sait jamais ! Il fallait qu'elle en parle, que le curé signe avec de l'eau bénite.

Et puis sa blouse qui colle maintenant, un rouge poisseux dont elle ne se défait pas. Il fallait bien essuyer la lame !

Et si cela n'avait pas suffi ! S'il pouvait encore trotter. Elle avait vu ses cornes et son regard de feu et puis entendu le claquement de ses sabots sur les pavés. Cornes de bouc et des sabots ! Elle sentait encore son odeur. Elle se signa et récita un « Je vous salue Marie. »

Mais elle s'arrêta. Fixant le curé de son regard de folle, il comprit alors que ce moment serait décisif.

Il était prêt à tout pour qu'elle se taise.

Elle l'avait aguiché. Il avait cru pouvoir prendre sa part. Elle s'était brusquement rétractée. Elle s'était débattue puis enfuie. Il l'avait suivi jusqu'ici !

Ni diable, ni dieu ne lui seraient maintenant d'aucun secours.

Et pourtant ...

Un clignement de l'œil du Christ sur sa croix ! L'avait-elle bien vu ? Elle retourne à l'église, fixe le visage de Jésus. Nouveau clignement d'œil !

Avait-elle bien tué le diable, peut-être aussi le curé pédophile ?

Là elle comprit qu'elle avait été missionnée, que son devoir maintenant c'était une consécration. Elle devait se vouer à autrui et dans ce lieu si mystérieux pour elle car elle était encore bien loin de la mysticité.



Avez-vous vu la chevelure de Nadia? Avez-vous  
vu ~~un~~ sa mine déconfite, les plaques rouges sur  
ses bras? Ses yeux ont vu le diable, je vous le dis,  
elle cache un couteau sous sa blouse déchirée -  
Elle court et perd haleine, elle a disparu derrière  
la porte cloutée de l'église déserte à cette heure.  
Avez-vous vu Nadia entrer dans le temple de Dieu  
portant le diable au fond des yeux?

Elle y est entrée mais pas encore ressortie. Elle a peur -  
En posture extatique, horrifiée parce qu'elle a vu, elle  
s'est agenouillée près du confessionnal - Sa chevelure  
fauve cache son visage - Elle doit se délivrer de sa  
vision - Le curé de la paroisse la connaît depuis toujours -  
Elle attend sa venue - Elle n'a pas de temps à perdre -  
S'il l'avait omise? On ne sait jamais! Il fallait qu'elle en parle,

que le curé n'aille avec de l'eau bénite.

Et puis sa blouse qui colle maintenant, un rouge pourpre dont elle ne  
se défait pas. Il fallait bien essuyer la lame!

Et si cela n'avait pas suffi! S'il pouvait encore trotter. Elle avait vu ses  
lions et son regard de feu et puis entendu le squelette squelette se de-  
seser sur les parois. Lions de boue et de sabots! Elle sentait en elle son  
odeur. Elle se signa et récita un "Je vous salue Marie".

Mais elle s'arrêta, fixant le curé de son regard de  
folle, il comprit alors que ce moment serait décisif.

Il était prêt à tout pour qu'elle se taise.

~~Le curé ne viendrait pas.~~ Il avait eu le temps de  
l'envoyer sur une fausse piste, une extrême onction à donner  
pour qu'il ne soit pas dans leur patte, dans ses salles  
pattes.

Elle l'avait agrippé. Il avait cru pouvoir prendre sa pa

Elle s'était brusquement rétractée. Elle s'était débattue puis enfuie. Il l'avait suivie jusqu'ici !  
Ni diable, ni dieu ne lui seraient maintenant d'aucun secours.

Et pourtant...

Un diablement de l'œil du Christ sur sa voie l'avait-elle  
bien vu ? Elle ~~retourna~~ retourna à l'Église, fit le visage  
de ~~sa~~ de Jésus .. d'un nouveau diablement d'œil.

Avait-elle donc bien tué le diable, peut être aussi le  
curé pédophile ?

Pà. elle comprit qu'elle avait été méconnaissable  
que son devoir au présent c'était une consécration  
elle devait se vouer à autrui et dans ce lieu  
si mystérieux pour elle car elle était venue  
bien loin de la mesquité !





### La saison de la vigne (par Alhazen)

Vignes en parade pour le printemps qui s'éveille  
Sont-elles soldatesque, quelque garde prétorienne,  
Alignées là dans l'attente de l'hommage au César  
Pétri d'ordre et se repaissant des vivas serviles ?  
Vois les ceps noueux où coule une jeune sève  
Leur corps, de l'histoire, à l'écorce dure et sombre  
Comme les turpitudes du temps qui passe  
Ne sont-ils que corps inertes  
Comme pétrifiés par l'immonde regard de Méduse  
Rejouant là le drame d'Erigone ?  
Pourtant

Leur chevelure bouclée s'agite dans le vent  
Un nouveau printemps pousse leurs rameaux  
Là, invoquant la lumière du ciel  
Leurs bras dressés,  
Tous dansent en rythme  
Fêtant le renouveau du rite dionysiaque,  
Espoir de nouvelles grappes  
Où infusera le miel du soleil  
Avant que dans l'été déclinant  
Ils ne donnent dans une grâce généreuse  
Le sang de leur grains  
Cuvé dans d'obscures caves  
Pour que jamais ne se perde  
La saison de la vigne.



## Le figuier

Se prépare-t-il au bal du printemps  
Ce bel emperruqué ?  
Est-il petit marquis apprêté poudrant sa coiffure baroque  
Ou marquise incroyable en papillotes frémissantes ?  
L'air doux a éveillé ses sens  
Et coule une douce sève portant mille espoirs de conquête  
Se faire beau, déployer la simple symétrie de son bouquet de rameaux  
L'offrir à la caresse des rayons d'un soleil de miel  
Et frétilent ses feuilles-papillon au tendre vert.  
Il est le figuier  
Vieux fût au tronc noirci par les ans  
Il n'est point arbre de cour  
Il est hôte des champs et bat la campagne.  
De lui pourtant on se rie  
Tout juste bon à donner des figues molles  
Parfois maigre tribut donné à poignées  
Ou projectile futile, incapable de tuer un âne !  
On se gausse et on se méfie  
De son ombre traître et trop parfaite,  
De ses feuilles irritantes qui brûlent la peau,  
De son lait qui vient aux mamelles des rameaux  
Capable d'enfiévrer les alcôves  
Et de terrasser les verrues !  
Il est sourcier et sait où se cache l'eau  
Son confident est le puits profond avec qui il dialogue  
Il verra passer les hommes, abritant leurs peines et leurs amours  
Cicatrices paraphées sur son écorce  
Il est témoin  
N'a-t-il pas abrité Romulus et Rémus ?

Combien de mystères recèle-t-il ?  
On ne sait trop si du mâle ou de la femelle il tient  
Et se cache dans la moiteur sombre de son infrutescence  
Ce que la figue jamais ne révèle,  
Les amours secrètes de ce fruit en devenir !  
Fidèle compagnon des hommes  
Depuis des éons  
Qui jamais ne s'est plaint  
Des quolibets que sa figue entraîne  
Il est arbre de Provence  
Aux racines comme lianes  
Puisant au plus profond du sol  
L'eau vive de nos traditions.

